

Jean Muller était bien connu des dirigeants des mouvements de jeunesse. Il ne faisait pas de politique. Tous les témoignages sur lui s'accordent à le présenter comme un garçon simple et droit, habitué à faire son devoir sans chercher à en tirer aucune vanité. Rappelé en Algérie, il rejoignit sans idée préconçue. Quelques semaines plus tard, il commençait à écrire à un certain nombre de ses amis. Et c'est le début d'un long acheminement spirituel qui conduira pas à pas Jean Muller à une inquiétude chaque jour plus dramatique.

Jean Muller fait état dans ses lettres d'un carnet sur lequel il tient au jour le jour des notes sur son activité. Ce carnet n'a pas été retrouvé. Jean Muller tué, c'était une bouche à jamais fermée ; son frère et ses proches amis n'ont pas voulu qu'il en soit ainsi : feuille après feuille, ils ont reconstitué le carnet disparu ; ils se sont adressés à tous les correspondants possibles de leur ami, ils ont regroupé la plus grande partie des lettres que Jean Muller avait écrites durant sa vie de soldat en Algérie.

Ce document est le témoignage le plus bouleversant qui nous soit parvenu sur la guerre d'Algérie. Il n'est en aucune façon une prise de position politique : tout simplement la démarche intérieure d'un homme jeté dans l'univers de la violence et qui tente de garder cette violence dans des limites raisonnables, si ce mot peut avoir un sens.

La gravité des faits qu'il rapporte est évidente. Pas plus qu'un autre le témoignage de Muller n'était infaillible. Son frère a donc poussé plus loin l'enquête et s'est adressé aux compagnons de Jean Muller. Quatorze d'entre eux sont prêts à témoigner en justice de l'absolue véracité des faits rapportés dans ce document.

Il y a un espèce d'impératif moral à parler ; on nous accusera une fois de plus de nous désolidariser du drame national ; pas plus qu'hier cette accusation n'a de fondement. Devant des faits d'une telle gravité, dire la vérité c'est rester fidèle à l'honneur du pays. Si nous avions refusé de publier le témoignage de notre ami, nous aurions tout simplement manqué à notre devoir.

#### TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN

## PREMIERE PARTIE

# Le Dossier Jean MULLER

*« Extrait des lettres de Jean MULLER tombé fin octobre 1956 en Algérie, lors d'une embuscade. »*

### Départ vers l'Algérie.

14 Juin 1956. — En reprenant l'histoire par son début, voici ce que nous avons fait depuis notre départ de Nancy... A la gare étaient massés les C.R.S. et les policiers derrière les murs et à contre-voie. Du convoi de camions dans les rues de la ville, puis du train, au départ, s'étaient élevés des cris : « Lacoste au poteau... » Puis tout s'est calmé (P 1).

A Marseille, nous nous sommes presque aussitôt embarqués sur « Le Pasteur », qui nous a menés à Mers-El-Kébir. Sur ce bateau, nous étions 3.800, dont le 1<sup>er</sup> R.P.C. : son colonel veut en faire un régiment d'élite... Sur 1.200 gars, il y en a 300 de carrière, le reste étant des rappelés. Ceux-ci ont subi trois semaines d'entraînement dans les Pyrénées. Leurs cadres de carrière sont racistes et bêtes.

### Premiers contacts avec l'Algérie.

Lorsque nous sommes arrivés à Mers-El-Kébir, des camions et des cars nous ont amenés à travers Oran jusqu'à La Sénia. Sur le passage, de nombreux Européens nous faisaient des signes amicaux. Quelques-uns paraissaient hautains. Mais aucun Arabe, à part deux jeunes gosses, ne nous ont manifesté leurs sentiments (GB I).

Nous sommes restés quatre jours dans la région d'Oran, ce qui nous a permis d'aller souvent en ville et de discuter avec les gens. La plupart d'entre eux ne comprenaient pas les dessous de ce problème sanglant qui ravage l'Algérie. Plusieurs faits entre beaucoup

d'autres te le montreront : nous sommes allés une fois dans un restaurant. Un petit circleur de bottles Arabe nous suivait et nous avait pris en amitié. Ayant demandé à la serveuse un sandwich pour ce gosse, celle-ci répliqua : « Laissez-les tous crever, c'est de la mauvaise graine. Si vous voulez vraiment ce sandwich, j'y mets du poison ». (CS 1).

Une autre fois, comme nous demandions les journaux de Paris à une buraliste, elle nous répondit : « Allez en face, chez les Arabes. Si je ne les prends pas, c'est pour ne pas avoir un défilé continu d'Arabes chez moi ». Elle n'affichait que « *Fraternité Française* » (Poujade), ou « *Aspects de la France* » (Royaliste), mais en cherchant un peu, nous trouvons ce qu'il nous faut (P 1). Pour rentrer au camp, des copains désiraient prendre un taxi, car ils étaient pressés. Comme les Arabes à Oran ne peuvent charger des Européens sans remplir des formalités, le chauffeur s'est précipité au poste de police où il s'est fait proprement engueuler. En rentrant avec les gars, il leur confia : « Voyez-vous, c'est à cause de types comme ça qu'il y a la guerre ».

Pour nous rendre à Oran, nous avons fait quelquefois du stop. Un ménage français, qui nous transportait, nous dit : « Tuez-en beaucoup, un chacun ». Réponse : « Mais alors, c'est qu'il y a beaucoup de rebelles : car nous sommes 400.000 soldats ». « Oh ! ils sont tous fellaghas, tuez-en donc chacun douze... » (GB 1).

Par contre, nous avons rencontré quelques Européens ouverts au problème. L'un d'eux, employé d'une grande maison d'Oranie, est d'accord pour une participation des Arabes à la vie publique et qu'on leur accorde plus de liberté politique (CS 1). Il ajouta : « Pour comprendre un peu le problème, sachez que les Européens sont les fils de colons aventuriers. C'est un peu la même chose qu'au Texas » (P 1) (il est en Oranie depuis 12 ans).

Un autre, qui connaît des nationalistes, leur a demandé si les lois de l'Algérie de demain seraient basées sur le coran. Les nationalistes n'étaient point tombés d'accord, mais à son avis le futur Etat algérien serait laïc comme la France.

Ces deux Européens étaient l'un et l'autre persuadés qu'il fallait une égalité rapide entre les deux communautés, de façon à rétablir la confiance perdue du côté arabe ; qu'il fallait aussi une promotion humaine solide et politique des Arabes, quitte à briser les oppositions européennes intéressées à les maintenir en sujétion.

### L'atmosphère parmi les soldats.

Le racisme aurait tendance à s'installer aussi parmi les rappelés. Cependant, en raisonnant, on a vite fait de retourner l'opinion de la plupart de ceux qui ont encore le sens de la justice.

À la Sénia, où nous nous trouvions l'autre jour pour y déjeuner, cinq paras sortent d'un restaurant, dont un lieutenant et un chef. Un des paras coupe une fleur du massif qui se trouve devant la porte.

Le serveur arabe esquisse un geste de protestation et aussitôt le para lui dit : « Si ça ne te plaît pas, je te les coupe à toi aussi ». Je proteste aussitôt en disant qu'il n'est pas normal de traiter les gens comme cela, que, pour mon compte, je considère tous les hommes comme des égaux, qu'ils soient noirs, blancs ou jaunes, et que son acte était inadmissible. A ce moment un para m'a donné un coup de pied dans le dos (j'étais assis), et il a dégainé son revolver. Les gars de ma Compagnie, qui soutenaient mon point de vue, l'ont rapidement ceinturé. Les paras en question étaient de carrière (GB 1).

### Départ vers la Kabylie...

Nous avons voyagé d'Oran à Alger par le train et nous avons traversé des plateaux de cultures pauvres, habités par des fellaghas. Nous avons traversé la banlieue (Maison Carrée) d'Alger, plus lépreuse que celles de chez nous. Puis nous nous sommes dirigés vers la Kabylie. Nous nous sommes installés par compagnie (160) dans des fermes européennes. La nôtre est presque en bordure de la route d'Aumale à Alger, près de Bir-Rabalou.

Le premier soir, les maquisards ont incendié trois pièces de blé à 300 mètres de nous. Ils ont coupé une route vers le Nord. Hier soir, les poteaux électriques ont été coupés sur deux kilomètres, en bordure de la grande route qui est interdite à la circulation le matin. Les avions mitraillent à vue sur cette route. Nous sommes sur un point de passage des maquis qui viennent du Nord et se dirigent vers le Sud.

Notre travail consiste, pour l'instant, à garder la ferme et à protéger les récoltes. Cette ferme, de quatre cents hectares, appartient à une veuve d'Alger qui en possède quatre autres plus importantes. La ferme d'à côté fait 800 ha. Elle appartient à un Européen (CS 1) : il possède un matériel moderne qui lui permet une bonne mise en valeur de la terre ; il y a très peu de villages de cultivateurs arabes dans cette vallée ; ceux-ci se trouvent dans les montagnes (GB 1). On cultive ici des céréales, dont le rendement est inférieur à celui de la France : 15 quintaux de blé à l'hectare. La terre est trop sèche (P 2).

Beaucoup d'ouvriers agricoles arabes vivent de façon très misérable. L'un d'eux, qui travaille toute l'année, gagne 12.000 F par mois ; ayant un gosse, il ne touche aucune allocation familiale. Tous les autres ne sont employés que la moitié de l'année (moisson, vendanges). Le patron a été obligé d'augmenter les salaires. En effet, le 18 avril, par décret de Lacoste, le salaire agricole est passé ici de 330 F à 430 F par jour de travail, de 6 h. à 19 h., avec interruption de 12 h. à 14 h. Mais pour se rattraper, les patrons du coin vendent